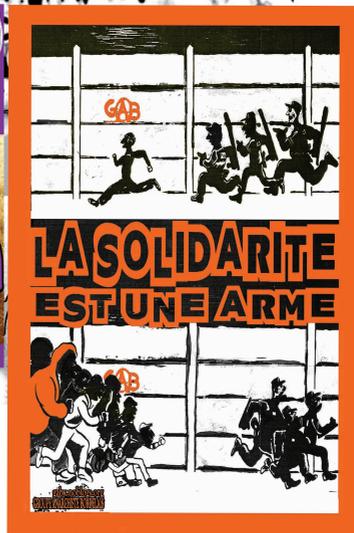


Luttes d'auto-émancipation versus antispécisme



**groupe
anarchiste
bordelais**



Pour en finir avec les confusions

« *Eh bien non messieurs les sérieux, nous ne voulons pas de vous au MLF parce que malgré votre bonne volonté vous êtes nos oppresseurs et vous y créez un rapport de force qui nous serait encore défavorable.* »

MLF, textes premiers (Ed. Stock, 2009)

« *Und weil der Prolet ein Prolet ist, darum kann er sich nur selbst befreien. Es kann die Befreiung der Arbeiterklasse nur die Sache der Arbeiter sein.* » (*Et comme le prolo est un prolo, il ne peut être libéré que par lui-même. La libération de la classe ouvrière ne peut être que l'œuvre des ouvriers.*)

Einheitsfrontlied,
Bertolt Brecht / Hanns Eisler (1934)

Depuis un bon quart de siècle, le mouvement dit « antispéciste » vise à mettre sur un pied d'égalité la lutte pour la libération des animaux et les luttes féministes et antiracistes. La mouvance anarchiste bordelaise se voit assez régulièrement confrontée à des opérations de séduction idéologique provenant de l'antispécisme. Ces opérations prennent généralement l'allure d'une OPA sur l'anarchisme, le féminisme et l'antiracisme (« Si vous êtes contre les discriminations faites aux femmes, vous ne pouvez pas accepter la discrimination des animaux », « la libération des animaux , c'est comme la libération des esclaves » etc). Le Groupe Anarchiste Bordelais est fermement opposé au discours véhiculé par les antispécistes tels que Peter Singer, Yves Bonnardel, David Olivier ou encore par les initiateurs de la campagne « Who is 269 ». ¹

Nous n'entendons pas entrer dans le débat autour des différentes appellations désignant ce mouvement. Parler de questions animales, de libération animale, d'antispécisme ou d'égalitarisme ne permet que de soulever des nuances fines entre les différentes théories défendues. Dès lors que ce sont les hypothèses fondatrices du mouvement, communes à ses différents courants, qui sont pour nous indéfendables, nous emploierons indifféremment les différentes désignations qualifiant l'antispécisme. Dans cette brochure, nous proposons d'expliquer pourquoi nous ne pouvons pas accepter le parallèle entre l'antispécisme et d'authentiques luttes d'auto-émancipation, pourquoi l'évocation récurrente de la Shoah par les antispécistes nous est insupportable et pourquoi cette idéologie nous semble tout simplement aberrante. Bref, nous expliquons, pourquoi - nous sommes spécistes !

C'est bien ici l'idéologie portée par l'antispécisme que nous critiquons. Nous respectons bien évidemment les choix des individu.e.s concernant leur alimentation et leur mode de vie plus généralement. C'est par contre la volonté des antispécistes de porter leur idéologie comme un projet sociétal pour tou.te.s qui constitue pour nous une aberration.

1. Peter Singer, philosophe australien, est l'auteur « phare » de l'antispécisme, cf. notamment Singer (2011).

1 Les absurdités de l'antispécisme

Les positions antispécistes peuvent découler de deux postulats alternatifs :

- i) la difficulté de définir un critère de distinction précis entre êtres humains et animaux, et, partant, la négation de l'existence d'une différence fondamentale ;
- ii) un raisonnement affirmant qu'il est « immoral d'évoquer les différences entre êtres humains et animaux pour priver ces derniers de certains droits ».

Ces deux points de départ théoriques nous semblent aboutir à des absurdités inextricables.

1.1 La négation d'une différence entre animaux et êtres humains

Une manifestation emblématique de cette première approche est le *Great Ape Project* :

« Ce projet argumente que les grands singes anthropoïdes (les chimpanzés, les gorilles, les orangs-outangs...) possèdent à des degrés divers les mêmes caractéristiques cognitives (conscience de soi, capacité de langage, de projection dans l'avenir, etc.) et sociales (solidarité, altruisme, hypocrisie et mensonge, etc.) que les humains. Partant de ce constat, le Projet Grands Singes demande l'octroi à ces non-humains, sur ces bases, des droits fondamentaux que sont 'le droit à ne pas être tué, à ne pas être torturé, à ne pas être privé de liberté'. [Ce projet] a été soutenu par de nombreux intellectuels, philosophes ou scientifiques. Il a abouti au vote d'une loi de protection en Nouvelle-Zélande il y a quelques années, et, en 2006, à une proposition similaire de loi par le Parti Socialiste espagnol. Ce Projet Grands Singes a ouvertement pour but d'enfoncer au niveau éthique la 'barrière des espèces' en son point le plus faible : nos plus proches parents, qui ont des capacités très proches des nôtres, celles-là même que nous utilisons couramment comme prétextes pour justifier le spécisme. À mesure que nous accorderons aux singes anthropoïdes les droits fondamentaux jusqu'à présent réservés aux seuls humains, nous espérons fragiliser cette barrière symbolique extrêmement puissante liée à l'humanité. »

Yves Bonnardel (2010)

Cette approche aboutit au problème logique suivant. L'acceptation des droits fondamentaux accordés aux grands singes implique l'extension de ces droits à d'autres animaux dont les capacités cognitives ne sont que légèrement moins développées que chez les grands singes : les dauphins et les éléphants (qui se reconnaissent dans un miroir), les perroquets (utilisation correcte de plus de 800 mots) - mais aussi les rats (capacités d'apprentissage très élevées). Une fois les dauphins, éléphants, perroquets et rats dotés de ces droits, il faudra inclure dans une troisième étape les animaux disposant de capacités cognitives un peu plus faibles (poulpes, corbeaux, chevaux). Par étapes successives on arrivera finalement à une situation où **l'intégralité** des animaux devront bénéficier de ces droits. La citation d'Yves Bonnardel montre d'ailleurs qu'il s'agit là bien de l'objectif ultime du projet des grands singes.

Cette logique, poussée à son paroxysme, impliquerait l'impossibilité de tuer les animaux les moins intelligents, ce qui aurait de lourdes conséquences pour l'humanité. Il serait en effet difficile, voire impossible, de traiter les maladies provoquées par des parasites animaux (ténias, poux, morpions etc.) ou par des animaux vecteurs de parasites. L'abandon des méthodes les plus efficaces en termes de lutte contre le paludisme et la peste - l'éradication des moustiques anophèles et des puces de rats (voire celle des rats eux-mêmes) - aurait probablement des conséquences absolument dramatiques. Il devient alors profondément déraisonnable de porter l'antispécisme comme projet sociétal.

Le droit à la vie des animaux rentre ainsi en conflit avec le droit à la vie des êtres humains. Notons que ce seront en première ligne les pauvres des pays du Sud qui risquent de faire les frais de ce projet extravagant.

1.2 Le droit à la vie des proies : des mauvais traitements infligés aux prédateurs

L'approche alternative de l'antispécisme est nettement plus subtile : on admet l'existence d'une (ou plusieurs) différences substantielles entre animaux et êtres humains, mais on argumente que les mauvais traitements ou la mise à mort des animaux ne peuvent pas être justifiés par ces différences. On voit bien en arrière-plan de ce raisonnement le parallèle avec certaines positions féministes : l'existence d'une différence biologique objective entre hommes et femmes ne doit pas servir de prétexte pour restreindre les droits des femmes.

La subtilité de cette approche ne permet toutefois pas de lever les incohérences des revendications antispécistes. A titre d'exemple, nous nous penchons ici sur la question de la mise à mort de certains animaux (les proies) par d'autres animaux (les prédateurs).

Si les antispécistes prennent au sérieux la notion de « droit à la vie » des animaux, ils peuvent difficilement faire l’impasse sur son corollaire : la non-assistance à animal en danger. Les êtres humains sont parfaitement au courant de la mise à mort des proies par des prédateurs et devraient par conséquent protéger les proies. En pratique, cela revient à mettre en captivité soit les proies, soit les prédateurs, et de se lancer dans l’aventure du développement d’un régime végan pour les prédateurs. On voit bien qu’il existe une contradiction fondamentale entre « le droit à la vie des proies » et « le droit à des conditions de vie adaptées aux besoins des prédateurs ». On ne peut pas protéger la vie des proies sans infliger des mauvais traitements aux prédateurs. Notons par ailleurs qu’une telle intervention humaine provoquerait très probablement une catastrophe écologique sans précédent, car elle aboutirait à un déséquilibre entre populations de proies et des prédateurs.

Le mouvement antispeciste est divisé sur la question de l’intervention humaine contre la prédation. Certains courants antispécistes refusent une telle démarche au nom du droit à la « liberté des animaux », incompatible avec la captivité des proies ou des prédateurs. Notons que cette position de non-intervention implique également des contradictions en cascades : comment justifier de refuser aux humains ce qu’on autoriserait aux prédateurs ? Si nous sommes des animaux et que les animaux s’exploitent et se mangent, alors il n’y a pas d’immoralité à faire de même, surtout si on considère avant tout la prédation comme une interdépendance et non comme une agression.

En résumé, dans cette logique antispeciste, les humains renient leur place dans la chaîne alimentaire, décident (pour certaines écoles antispécistes) quels animaux sont suffisamment « sentients » (c’est-à-dire dotés de la capacité de ressentir) pour mériter l’égalité, et savent quels sont les intérêts des autres êtres vivants. Les antispécistes rétablissent donc une échelle hiérarchique du vivant qu’ils s’échinent par ailleurs à critiquer, ils replacent l’humain sur un piédestal et, en le retirant de sa place dans la chaîne alimentaire, lui nient sa propre animalité. Loin d’abolir toute frontière au sein du vivant, les antispécistes réactivent une fracture homme-animal. En somme, il nous semble que cette idéologie ne s’éloigne guère du « spécisme » qu’elle s’acharne à dénoncer, voire qu’elle renforce encore la toute-puissance de l’Humain dans son environnement.²

Les textes antispécistes les plus soignés, et notamment ceux de Peter Singer, se caractérisent par leur cohérence interne : le raisonnement semble logique et à première vue difficilement réfutable. Toutefois, nous avons vu dans cette section qu’en poussant la logique de l’antispécisme plus loin, on aboutit à des

2. Cf. Dominique Lestel (2011) pour une exposition détaillée de cet argument.

conclusions inacceptables. Le fait que la logique de l'antispécisme aboutit en dernière conséquence à des conclusions absurdes montre le caractère fallacieux des fondements de cette théorie : la volonté d'appliquer les mêmes critères moraux aux humains et animaux se solde par des contradictions inextricables.

2 Une propagande fondée sur le déni de la réalité

Les antispécistes ont souvent une interprétation très extensible de la réalité. Nous évoquons dans cette section le discours sur la prétendue facilité de la mise en place d'un régime végétarien équilibré et sur la possibilité de renoncer intégralement aux expérimentations animales.

2.1 Limites et contraintes du végétarisme

On peut reprocher aux antispécistes de véhiculer un discours caricatural et simplificateur.

« (...) une alimentation sans sous-produits animaux risque d'être carencée en vitamine B12, une vitamine importante pour le système nerveux et le système sanguin. Il faut donc faire attention à prendre cette vitamine issue de cultures de levures, qu'on trouve facilement soit dans divers produits supplémentés (les corn-flakes, par exemple) dans n'importe quel magasin, soit en ampoules buvables ou en comprimés, dans les pharmacies et autres. Cela n'offre aucune difficulté pratique. »

Yves Bonnardel (2010)

Rappelons qu'un régime carné peut aussi induire des carences, des pathologies liées au déséquilibre alimentaire (trop de sucre, graisse, additifs, conservateurs et colorants). Ce qui nous semble important au delà du régime alimentaire choisi, c'est une prise de conscience globale de notre alimentation, en prenant en compte la provenance des aliments, leurs méthodes de culture. Une remise en cause du système agro-industriel est nécessaire : c'est avant tout leur logique de profit qui nuit à notre santé. Quel que soit le régime alimentaire adopté, ce qui prévaut, c'est de mettre en pratique des choix alimentaires cohérents.

On peut difficilement affirmer comme les antispécistes que le régime végétarien constitue un modèle d'alimentation universel. Le végétarisme semble surtout adapté aux besoins des classes moyennes urbaines des pays occidentaux, qui fournissent l'essentiel des militant.e.s du mouvement antispéciste. À titre d'exemple, ce n'est pas seulement parce que les légumes et les céréales ne

poussent pas en Arctique que les Inuits mangeaient essentiellement du poisson et de la viande. C'est surtout parce que ce régime très riche en graisse et en protéines animales leur permettait d'affronter la dureté du climat. À l'inverse, l'alimentation traditionnellement végétarienne en Inde et en Chine subit aussi l'impact néfaste d'une alimentation standardisée et imposée par l'agro-alimentaire.

De l'Inde végétarienne aux peuples du cercle arctique, un constat immédiat est flagrant : l'apparition de l'obésité et du diabète, entre autres, sont symptomatiques du déséquilibre alimentaire que provoque ce type de régime agro-industriel. Un régime alimentaire se construit traditionnellement en fonction des besoins et des ressources, le problème n'est donc pas tant d'être ou ne pas être végane, mais il s'agit bien de s'émanciper d'une logique « agro-industrielle universelle ».

Il ne nous paraît pas opportun de chercher à détruire des pratiques alimentaires culturelles issues de plusieurs siècles d'évolution et d'adaptation au milieu. La domestication puis l'élevage ont été des éléments fondamentaux de l'évolution de l'humanité. Ces techniques ont permis aux humains de se déplacer, de disposer d'une force motrice dans l'agriculture. Ce sont les bases du nomadisme pastoral, longtemps dominant dans les grandes plaines du globe. Les animaux concernés aujourd'hui par l'élevage sont de purs produits de cette évolution et n'existeraient pas sans elle.

A moindre échelle, les volailles et les porcs sont parfaitement intégrés à une économie domestique rurale. Ils se nourrissent facilement, de rebuts notamment, et alimentent en retour la maison. Les vaches et les bœufs fournissent la traction, le lait, la viande, le cuir et, last but not least, de quoi fumer la terre pour des cultures maraîchères ou céréalières. Et dans le cadre d'un élevage extensif tout ça n'est que le produit du recyclage de l'énergie solaire, combinée avec la pluie, pour donner de l'herbe !

La pêche a permis et permet encore à des régions côtières avec un arrière-pays pauvre de subsister et de faire face aux aléas climatiques qui perturbent les récoltes agricoles.

Ces exemples peuvent paraître désuets dans une Europe ultra-urbanisée où l'espace rural n'est plus qu'un éco-parc géant à destination des habitant.es des villes. Ils étaient pourtant encore réalistes pour nos grands-parents et le sont encore dans les zones de montagnes non converties à l'industrie du tourisme et partout où le productivisme agricole n'a pas encore triomphé.

En effet, quand ces modes de vie et de production traditionnels disparaissent, par quoi sont-ils remplacés ? La traction animale par le tracteur tournant au gasoil (pétrochimie !), le fumier par des engrais (pétrochimie !), le cuir par de la fibre polyester (pétrochimie !), les protéines par du soja importé d'Asie

(et le transport ? Pétrochimie !) et les vitamines par des pilules (encore la chimie !). L'exploitation animale constitue un élément essentiel de la productivité de la polyculture traditionnelle. Son abandon ne peut se faire qu'avec l'aide de l'industrie pétrochimique.

Or, ce passage à l'agriculture industrielle générant des investissements considérables ne peut être rentable qu'en produisant beaucoup au coût le plus bas. De là découle un système lobbyiste et publicitaire incitant à une consommation superflue et notamment en viande.

Oui, nous devons remettre en question notre mode d'alimentation et au cœur de celle-ci notre consommation de viande. Mais ça n'est pas qu'une question d'empathie à l'égard du bétail. C'est avant tout le refus de se voir transformer en consommateur.trice décérébré.e obligé.e d'acheter à outrance pour soutenir la croissance sans fin de l'agro-industrie. C'est aussi une question de solidarité avec la paysannerie qui partout dans le monde est expulsée de ses terres ou réduite au rang de simple exécutant.es pour les grands groupes de production et de distribution. C'est pour refuser de voir l'intégralité du vivant breveté et passé sous contrôle de Monsanto et Cie.

Nous pensons que l'antispécisme se contente de donner bonne conscience à une classe urbaine occidentale tout en méprisant les réalités sociales et écologiques qui peuvent exister ailleurs et ne répond en aucune façon aux enjeux économiques et sociaux posés par l'industrialisation de l'agriculture et de l'alimentation.

2.2 L'expérimentation animale

Le mouvement antispéciste prône également l'abolition de toutes les expérimentations animales. Une application stricte de cette revendication au secteur pharmaceutique aurait sans aucun doute de très lourdes conséquences. Les expérimentations sur des animaux représentent en effet un garde-fou qui limite les risques encourus par les premier.es utilisateur.e.s humain.e.s d'un nouveau médicament. Certes, il se peut qu'une nouvelle molécule provoque des effets non-désirés chez les humains, mais pas chez des animaux. Toutefois, de nombreux problèmes et dangers liés à de nouveaux médicaments ont pu être détectés grâce aux expérimentations animales avant que des êtres humains n'y soient exposés.

Ce rôle de garde-fou est particulièrement important dans le cadre de l'établissement des dosages des médicaments. Tout médicament pris à trop forte dose est un poison. Or, *a priori*, on n'a généralement pas la moindre idée concernant ce seuil fatidique où le médicament se transforme en poison. Ce sont la plupart du temps les expérimentations animales qui permettent d'évaluer ce seuil et d'établir ainsi des ordres de grandeur raisonnablement fiables pour le



FIGURE 1 – *Expériences médicales sur le traitement de la syphilis à Tuskegee/Alabama dans les années 1940.*

dosage des nouvelles molécules. En absence de ce type d'expérimentation animale, les premier.es utilisateur.e.s humain.e.s de ces molécules risqueraient à être exposé.e.s à un surdosage éventuellement très dangereux.

Il est certes possible de remplacer certaines expérimentations animales par des tests sur des cellules (tests dits « in vitro ») et par des simulations informatiques (test « in silico »). Nous sommes bien entendu favorables à ces substitutions, à la condition toutefois que l'abandon des expérimentations animales ne se solde pas par une aggravation des risques encourus par les premier.e.s utilisateur.e.s humain.e.s. Malheureusement, la fiabilité des tests in vitro et in silico est assez limitée lorsqu'il s'agit d'appréhender l'interaction entre plusieurs organes. Pour comprendre ces interactions complexes, le corps animal reste à ce jour un meilleur « modèle » que les tissus de cellules et les programmes informatiques. À ce titre, les expérimentations animales paraissent actuellement incontournables, sauf à considérer qu'il est préférable de faire porter les risques à des « cobayes humains ».

Ce qui nous pose problème dans ce contexte est surtout le profil de ces cobayes humains : il s'agit généralement (mais pas toujours!) des populations des pays pauvres et émergents où la réglementation est plus souple. Les participant.e.s aux essais cliniques effectués en Inde par exemple ne savaient en

général, même pas qu'ils étaient impliqués dans des tests. Régulièrement, ces essais virent au drame, comme par exemple en 1996 au Nigeria, où Pfizer a testé une nouvelle molécule contre la méningite auprès de 200 enfants. L'étude de Pfizer a tué onze de ces enfants. Notons qu'une expérience de longue durée impliquant une population de métayers afro-américains a été menée à Tuskegee/Alabama (USA) de 1932 à 1972.

Dans les pays industrialisés, les cobayes humains sont aujourd'hui généralement conscients de leur rôle dans les essais cliniques. S'ils acceptent les dangers associés à ces tests, c'est parce qu'ils n'ont pas d'autres moyens de subsistance. Pour gagner 2000 livres, cinq Londoniens ont ingurgité en 2006 une nouvelle molécule de la firme TeGenero. Ils ont tous été hospitalisés en urgence et sauvés in extremis de l'asphyxie. Ce fait divers montre bien que la phase des essais cliniques reste toujours une étape délicate lors de l'élaboration d'un nouveau médicament. L'abandon des expérimentations animales préalables signifierait une augmentation importante des risques encourus par des humains dans le cadre des essais cliniques. Nous refusons cette revendication antispéciste qui revient à sacrifier les pauvres des pays émergents et les précaires des pays industrialisés sur l'autel de la « libération animale ».

3 Des comparaisons fallacieuses à répétition

Le mouvement antispéciste évoque constamment des parallèles entre « l'oppression » des animaux et d'autres formes d'oppression et de discrimination : le sexisme, le racisme ou encore l'antisémitisme (y compris dans sa version la plus meurtrière, c'est-à-dire l'antisémitisme génocidaire du nazisme). Les antispécistes justifient ces parallèles par la capacité de souffrance des animaux :

« We are all equal in our suffering, and (...) we must accept that oppression of the weak - whether excused by gender, race or species - lacks any rationality and fundamental sensitivity towards those who may not cry out using our language, but feel pain no less than us. (Nous sommes tous égaux devant la souffrance, et (...) nous devons accepter que l'oppression des faibles - soit-elle justifiée par des raisons de genre, de race ou d'espèce - est dépourvue de toute rationalité et d'empathie vis-à-vis de ceux qui certes ne crient pas dans notre langue, mais ressentent la douleur comme nous.) »

Who is 269 (2012)

**MARCHE DE NUIT
FEMINISTE ET NON-MIXTE**

**SAMEDI 2 AVRIL 2011 À BORDEAUX
20H30**

PLACE DU PARLEMENT-STE CATHERINE

« Charmante ! », « Vous êtes seule(s) ? », « Ah vous lisez mademoiselle ? », « Vous n'avez pas peur ? », « T'es bonne tu sais... », « Tu pourrais être canon si tu mettais une jupe ! », « Tu sucres ? », « Pour qui tu te prends, salope ! », « Tu n'es qu'une sale gouine ! », « Laquelle fait l'homme ? », « C'est il ou elle ? », « Les gens comme toi ne devraient pas exister ! »

Pelotées dans le tram, suivies et insultées dans la rue, nous sommes considérées, jugées et jaugées comme un morceau de viande.

NON, les violences n'ont pas d'heure et elles sont partout : dans les maisons, dans la rue, au travail... L'espace public (tram-bus, parcs, bars, rues) soi-disant neutre, est recouvert de pubs de magazines, d'affiches, banalisant la culture du viol. Les agressions masculines sont cause de mort, d'invalidité, de handicaps pour les femmes du monde entier. **La violence des hommes contre les filles, les femmes, les lesbiennes et les femmes trans frappe tous les milieux sociaux, toutes les cultures, tous les pays et toutes les religions.** Nous dénonçons les violences spécifiques faites aux lesbiennes parce qu'elles s'aiment, affirment leur existence, se réapproprient les espaces.

Nous échappent au contrôle des hommes. Nous voulons être libres de circuler de jour comme de nuit. Liberté et autonomie pour toutes les femmes.

Nous marcherons contre toutes les violences patriarcales dans l'espace public comme dans l'espace privé. L'agresseur ne somme pas, il a la clé. L'espace conjugal et familial reste le lieu privilégié de toutes les maltraitances. Nous marcherons contre tous les interdits qu'on finit

par trouver normaux et contre toutes ces normes (des normes esthétiques et de l'obligation à la sexualité et au plaisir après leur interdiction pendant des siècles, à la contrainte à la maternité et à l'hétérosexualité) qui nous étouffent. « La libre disposition de notre corps s'est transformée en « libre exploitation de notre corps ». **Nous marcherons pour notre corps.** »

Nous luttons, en transformant nos peurs en rage, en lutte, en force. Nous refusons la récupération de nos luttes par les partis à des fins racistes, sécuritaires, électorales et de contrôle social. Nous sommes contre la loi sur le racolage passif qui exclut des femmes voilées, et soutenons celles qui refusent le voile imposé. Nous criminalise les prostituées et les rejette vers la périphérie et les met en danger. Nous sommes contre les vidéos-surveillances, la rétention de sûreté, les contrôles au faciès. Nous refusons un état qui rafle et qui expulse les femmes sans papiers. Nous marcherons contre l'économie capitaliste qui écrase d'abord les femmes (bas salaires, CDD, temps partiels imposés). Nous ne voulons pas d'un monde où l'on doit choisir entre rêver d'être patronne et souffrir d'être exploitée.

**NON
C'EST
NON!**

**SOLIDAIRES ET EN COLÈRE,
MARCHONS DE NUIT POUR
NE PAS NOUS FAIRE
MARCHER DESSUS LE JOUR.**

**COLLECTIF FEMINISTE NON MIXTE
OUVRIÈRES ET CONTRE TOUT
COLLECTIFEMINISTE33@NO-LOG.ORG**

FIGURE 2 – Lutte d'auto-émancipation : marche de nuit féministe à Bordeaux, 2011.

Ce qui nous dérange profondément dans cette vision de l'oppression est qu'elle réduit les groupes opprimés à leur seule souffrance. Or, contrairement aux animaux, les femmes, les esclaves, les noir.e.s et les juifs/ves sont dotées d'une faculté de penser qui leur permet d'analyser leur situation, de décrypter les origines de leur souffrance, et de lutter contre les groupes et structures qui les oppriment.

3.1 Le prétendu parallèle avec le féminisme et l'antiracisme

Les références à l'oppression des femmes, des esclaves ou des noir.e.s sont récurrentes dans le discours antispéciste. On trouve un bon exemple dans l'interview d'Yves Bonnardel :

« De la même manière que le sexisme désigne la discrimination dont est victime quelqu'un sur la base de son sexe, le spécisme désigne la discrimination opérée en fonction de l'espèce, et la domination qui en découle. (...) nous nous opposons également au racisme, au sexisme, aux injustices économiques et autres discriminations arbitraires. L'antispécisme lutte pour un monde plus égalitaire et viable pour tous les êtres sensibles, quelle que soit l'espèce, la race, le sexe, etc. »

Yves Bonnardel (2010)

Cette tentative de mettre l'antispécisme sur un pied d'égalité avec le féminisme et l'antiracisme est pour nous une aberration philosophique et historique : **les femmes et les racisé.e.s se sont battu.es et se battent contre leur oppression - chose dont les animaux sont bien entendu parfaitement incapables.** L'antispécisme en tant que « mouvement pour la libération des animaux » est fondé sur une pratique bien différente : ce sont en effet des êtres humains (les antispécistes) qui se chargent de « libérer » les animaux. On n'est donc pas dans une logique de lutte émancipatrice, mais plutôt dans une optique de charité (au sens de : acte de bonté envers autrui), car celles et ceux qui « luttent » ne sont pas eux/elles-mêmes victimes de « l'oppression » qu'elles combattent.

De plus, la justification de base de la lutte antispéciste, à savoir « un monde ... viable pour tous les êtres sensibles » (Bonnardel 2010), contient en elle-même un postulat inacceptable pour les féministes. En effet, ne pas faire la distinction entre « êtres vivants » et « êtres humains » réduit ces derniers à des organismes vivants et fait abstraction de leur spécificité : ce sont des êtres doués de langage et de pensée. Les féministes ont souvent été interpellées par les

antispécistes qui leur expliquaient que, comme les vaches menées à l'abattoir, elles souffraient et que c'était pour ça que leur lutte était légitime.³ C'était réduire les femmes à des êtres sensibles et ignorer que leur lutte pouvait découler de principes idéologiques. Ainsi, lorsque des femmes s'auto-avortent au risque de leur vie et dans de grandes souffrances (en France surtout avant la légalisation de l'IVG), elles le font en toute conscience, posant comme principe que leur projet de vie excluait à ce moment-là d'avoir des enfants. Ce choix découle d'une réflexion, d'une pensée et contredit alors la justification de leur lutte comme uniquement guidée par le refus de la souffrance. C'est bien pour ça que les féministes répondaient alors aux antispécistes « on n'est pas des vaches!!! »

3.1.1 Un modèle de lutte par procuration

Évoquer des similitudes entre l'antispécisme d'un côté et le féminisme et l'antiracisme de l'autre côté revient à faire oublier que ce sont les femmes et les racisé.e.s qui ont mené l'essentiel de la charge révolutionnaire contre le patriarcat et contre la ségrégation raciale (aux États-Unis, en Afrique du Sud, en Namibie, etc.), et non des sympathisants blancs et masculins. Plus fondamentalement, le discours antispéciste nous semble nuisible pour la lisibilité des mouvements émancipateurs et révolutionnaires : il sème la confusion entre luttes et charité. D'un point de vue anarchiste, nous ne pouvons que regretter la diffusion d'une conception de la lutte qui va à l'encontre du principe d'autonomie des luttes, car les pratiques antispécistes correspondent à une « lutte » par procuration pour autrui. Habitué.es à parler « à la place de », les antispécistes ne font plus de différence entre l'opprimeur et l'opprimé.e. C'est ainsi, par exemple, qu'illes se sont senti.es autorisé.es, en 1992, à interrompre des débats féministes pour leur porter la bonne parole, leur expliquer en quoi leur lutte était légitime, que leur souffrance était la même que celle des vaches, sans jamais se poser la question de ce que les féministes avaient à en dire. Illes se sont posé.s comme libérateurs/ices. Il faut toujours, lorsqu'on lutte, savoir de

3. Par exemple à l'occasion du colloque anarcho-féministe de la Fédération Anarchiste, Paris 1992 :

« Nous maltraitons et tuons des animaux par millions chaque jour. Pour justifier cela, nous nous sommes persuadé.es que leur vie et leur souffrance ne valent pas grand-chose : 'Ce ne sont que des animaux !'. Leur mise à mort serait un mal nécessaire, il serait même 'naturel' de tuer pour manger. Mais rappelons-nous que le même argument justifiait l'esclavage ou que les femmes n'aient pas le droit de voter. »

Journée contre le spécisme,
« Humains, animaux, quelle différence ? C'est la même souffrance ! » (tract)



FIGURE 3 – *Lutte d’auto-émancipation : grève dans les usines Citroën 1968.*

quelle place on parle, sans oublier de croiser plusieurs places (classe, sexe et race).

3.1.2 La lutte contre l’esclavage

Ce n’est certainement pas un hasard si l’abolition de l’esclavage est un des sujets favoris des antispécistes. En effet, à la lecture de leurs commentaires sur ce sujet, on s’aperçoit qu’ils ont une vision qui correspond assez fidèlement à un schéma de lutte par procuration :

« Le modèle (...) est la campagne pour l’abolition de l’esclavage, initiée par sept personnes isolées en 1768 en Grande Bretagne, dans des conditions qui ne sont pas sans rappeler celles de l’antispécisme aujourd’hui. En 70 ans, cette campagne a su mobiliser, autour de mots d’ordre simples mais fondamentaux, une partie importante de la population anglaise et a contribué à aboutir à l’interdiction, non seulement de la traite, mais de l’esclavage lui-même. »

Yves Bonnardel (2010)

Dans cette lecture de l’abolition de l’esclavage, le beau rôle revient décidément aux gentils blancs qui se mobilisent pour les esclaves. Pas un mot sur



FIGURE 4 – *Lutte d'auto-émancipation : Black Panther Ladies.*

les luttes menées par des esclaves contre le système esclavagiste.⁴ Pourtant, les esclaves n'ont pas attendu la campagne de 1768 pour se révolter. Dès le début des déportations vers les Amériques, des esclaves rescapés - les marrons - s'auto-organisent pour pouvoir résister aux sbires des négriers. Dans les terres intérieures de la Jamaïque, le mouvement des marrons est tellement puissant qu'il livre deux véritables guerres à l'Empire britannique (première et deuxième guerre des marrons) ; face à l'incapacité de ses troupes de mater cette révolte, la Couronne britannique se voit contrainte de signer en 1739/40 un traité de paix avec les marrons jamaïcains.

Un demi-siècle plus tard, l'esclavagisme français subit un échec encore plus spectaculaire : la révolution haïtienne (1791 - 1804) met fin à l'esclavage sur l'île et instaure la première république noire au monde, infligeant en passant de cuisantes défaites militaires aux colons et aux troupes françaises et espagnoles.⁵

La vision antispéciste de l'abolition de l'esclavage nous semble d'ailleurs témoigner d'une bonne dose de naïveté. La lecture purement philanthropique du

4. Cet aveuglement ne se limite pas à Yves Bonnardel. Nous avons consulté une bonne douzaine de textes issus du mouvement antispéciste. L'esclavage est souvent évoqué dans ces textes, mais on n'y trouve aucune évocation des luttes menées par les esclaves contre



FIGURE 5 – *Marron jamaïcain.*

mouvement « blanc » contre l'esclavage fait effectivement l'impasse sur quelques zones d'ombre. L'évolution de l'opinion publique dans les pays esclavagistes vers des positions abolitionnistes s'explique notamment par la prise de conscience de son obsolescence économique à l'heure de l'industrialisation. L'esclavage était de plus en plus perçu comme une forme d'organisation du travail qui ne correspondait plus aux besoins des industries modernes :

l'esclavage.

5. D'autres luttes de marrons ont eu lieu un peu partout en Amérique (Nord, Sud et central), dans les Caraïbes et en Asie.



FIGURE 6 – *La révolution haïtienne (1791 - 1804).*

« L'expérience de tous les temps et de tous les pays s'accorde, je crois, pour démontrer que l'ouvrage fait par des mains libres revient définitivement à meilleur compte que celui qui est fait par des esclaves. »

Adam Smith (1776)

Le déclin de l'esclavage dans l'opinion publique est surtout le reflet du triomphe d'une autre forme d'organisation et d'exploitation du travail : le salariat.

On peut noter d'autres ambiguïtés dans les motivations des fameux « libérateurs blancs » des esclaves citées en exemple par Yves Bonnardel. Les décisions abolitionnistes d'Abraham Lincoln étaient largement déterminées par des considérations politiques. Dans sa lettre à Horace Greeley, il distingue entre son point de vue privé (abolitionniste) et son devoir en tant que président des États-Unis qui doit tout mettre en œuvre pour sauver l'Union :

« My paramount object in this struggle is to save the Union, and is not either to save or to destroy slavery. If I could save the Union without freeing any slave I would do it, and if I could save it by freeing all the slaves I would do it ; and if I could save it by freeing some and leaving others alone I would also do that. What I do

about slavery, and the colored race, I do because I believe it helps to save the Union ... (Dans ce combat, mon objectif primordial est de sauver l'Union, et non de sauver ou de détruire l'esclavage. Si je pouvais sauver l'Union sans libérer un seul esclave, je le ferais, et si je pouvais la sauver en libérant tous les esclaves, je le ferais ; et si je pouvais la sauver en libérant en quelques-uns, mais pas les autres, je le ferais. Ce que je fais par rapport à l'esclavage et par rapport à la race noire, je le fais parce que je crois que cela permet de sauver l'Union ...) »

Abraham Lincoln (1862)

Finalement, n'oublions pas que l'abolition de l'esclavage servait de prétexte à la colonisation de l'Afrique et que le combat par procuration contre l'esclavage a objectivement favorisé la domination occidentale de l'Afrique (Zorn 1995).

Les agissements des « libérateurs blancs » ne peuvent pas constituer notre modèle de lutte : ils sont au mieux ambigus, au pire cyniques et manipulateurs. **Plus fondamentalement, nous ne pouvons pas nous référer à une lutte par procuration. Notre conception de la lutte est fondée sur l'idée de l'auto-émancipation. C'est à ce titre que nous nous reconnaitrons dans les luttes menées par les esclaves pour leur propre libération. C'est ça, notre modèle de lutte.**

3.1.3 Féminisme et antispécisme : l'antagonisme est dans les détails

L'évocation récurrente des luttes féministes par le mouvement antispéciste est d'autant plus agaçante que la mise en pratique des revendications antispécistes aboutirait à une régression pour les libertés des femmes. Le renoncement à l'utilisation de tout produit animalier impliquerait en effet la fin de l'alimentation des nourrissons par du lait de vache. Toutes les mères se trouveraient alors contraintes d'allaiter. Les conséquences de l'allaitement forcé sont d'ailleurs tout sauf anecdotiques : difficultés supplémentaires à reprendre une vie sociale, risques liés à la consommation d'alcool et de drogues (alors que neuf mois, c'est déjà assez long ...). Les enfants des mères qui ne peuvent pas allaiter seraient d'ailleurs condamnés à mourir de faim ... sauf si l'on organisait un système de « nourrices ». Pour éviter des mauvais traitements aux vaches, on les infligerait aux femmes. Alors là, bravo ...

Dans ses deux ouvrages *Rethinking Life and Death* (Repenser la vie et la mort) et *Practical Ethics* (Questions d'éthique pratique), Peter Singer se déclare pro-avortement. Les raisons qu'il donne restent très anti-féministes cependant. Il dit que le droit d'un être à la vie est fondamentalement lié à la

capacité qu'il a à manifester des préférences, elles-mêmes liées à la possibilité de ressentir du plaisir ou de la douleur. A aucun moment il ne pose la notion de droit de décider d'un projet de vie sans enfant. Il ignore qu'historiquement (et aujourd'hui encore dans les pays où l'IVG est interdite) des femmes ont avorté et avortent au péril de leur vie et/ou quelles que soient les souffrances que cela engendre, pour défendre un projet.

3.2 L'évocation de la Shoah

L'établissement d'un parallèle entre l'abattage industriel des animaux et la Shoah est omniprésent dans la littérature antispéciste :

"The animal holocaust is ever-expanding ... (L'holocauste des animaux est en continuelle expansion ...)"

Who is 269 (2012)



FIGURE 7 – *Résistance juive en France : membres de l'Organisation Juive de Combat.*

Cette comparaison est une aberration dangereuse. Les animaux ne sont pas dotés d'une faculté de pensée qui leur permettrait de comprendre leur rôle et leur destin dans l'industrie agro-alimentaire. C'est justement grâce à cette faculté de penser que les victimes de la Shoah ont pu comprendre et analyser la folie meurtrière des nazis ; surtout, cette capacité leur a permis de résister à leurs oppresseurs :



FIGURE 8 – *Résistance juive en France : commando juif des F.T.P.-M.O.I.*

« Des unités spécifiques de résistance juive combattirent en France, en Belgique, en Ukraine, en Biélorussie, en Lituanie et en Pologne. Des Juifs combattirent également au sein d'organisations de résistance, en France, en Italie, en Yougoslavie, en Grèce et en Union soviétique (...) Les Juifs résistèrent lorsque les Allemands tentèrent de mettre en place des ghettos dans un certain nombre de petites villes de Pologne orientale, en 1942. Des révoltes eurent lieu à Starodubsk, Kletsk, Lachva, Mir, Tuchin, et dans plusieurs autres villes. Lorsque les Allemands liquidèrent les ghettos en 1943, ils durent faire face à la résistance juive armée à Cracovie, Bialystok, Czeszochowa, Bedzin, Sosnowiec et Tarnow, ainsi qu'à un soulèvement majeur à Varsovie. Des milliers de Juifs s'enfuirent des ghettos et rejoignirent les unités de partisans dans les forêts environnantes. Des Juifs de Minsk, par exemple, créèrent sept unités de combat de partisans. Des Juifs de Vilno, Riga et Kovno formèrent également des groupes de résistance. (...) Il y eut même des soulèvements dans les camps d'extermination de Treblinka, Sobibor et Auschwitz en 1943 et 1944. »

United States Holocaust Memorial Museum (1993)



FIGURE 9 – Matériel antispéciste à la limite du révisionnisme : sticker « The holocaust has never ended » (L’holocauste n’a jamais cessé), trouvé dans la boutique internet de la campagne antispéciste « Who is 269 » ? http://www.cafepress.com/269lifecom/s__stickers-flair.

Les amalgames entre l’abattage industriel et la Shoah font oublier cette dimension essentielle de l’Histoire. Le discours antispéciste sur la Shoah fait ainsi objectivement partie de l’invisibilisation de la résistance juive et répand (involontairement) la vision de « Juifs qui sont allés à l’abattoir comme des moutons », vision très chère aux antisémites de tous bords.

Il existe bien entendu de nombreuses autres différences factuelles entre l’abattage industriel des animaux et la Shoah. Nous nous contentons ici d’évoquer une différence très simple, mais fondamentale. La monstruosité de la Shoah réside notamment dans le fait qu’elle visait l’**extermination d’une minorité jusqu’au dernier individu**. C’est pour cette raison que les bourreaux nazis assassinaient également les enfants et les nourrissons : l’objectif était d’interrompre à jamais la chaîne de reproduction de cette minorité. Il s’agit là d’une particularité qui distingue la Shoah d’autres génocides et crimes contre l’humanité (cf. Pohl (2000, p. 182)). L’industrie agro-alimentaire obéit bien entendu à une tout autre logique : elle doit justement garantir la survie des espèces exploitées, c’est-à-dire maintenir en vie une partie des animaux à des fins de reproduction. L’extermination totale d’une espèce animale signifierait en effet la fin de son exploitation industrielle et donc la fin des profits dégagés par cette activité.

Nous ne pouvons que déplorer l'instrumentalisation de la mémoire de la Shoah par le mouvement antispéciste : les antispécistes espèrent certainement sensibiliser l'opinion publique en faisant appel à ces amalgames extravagants ; en réalité, ils contribuent objectivement à l'œuvre de relativisation de la Shoah entamée par des mouvements révisionnistes (cf. la figure 9).

On ne naît pas anarchiste, on le devient. Cette affirmation est centrale dans notre idéologie : notre envie de nous battre pour faire avancer les idées anarchistes n'est ni innée ni naturelle. Bien au contraire, elle est le produit de l'histoire, de l'expérience de chacun.e d'entre nous et de l'histoire de l'humanité ; elle émane de l'interaction que nous avons avec notre environnement, avec la société dans laquelle nous vivons, avec les idées et les combats de celles et ceux qui nous ont précédé.es. Notre militantisme s'inscrit dans une longue histoire sociale construite au fil des luttes, des révoltes, des défaites et des victoires.

« Les concepts de liberté, d'égalité, de droits mais aussi de domination, d'exploitation et d'oppression ne sont pas pensés comme des concepts abstraits et subjectifs, mais comme des concepts liés aux rapports sociaux, à la réalité matérielle de l'agencement des relations humaines. »

CGA (2014)

De même, la liberté n'est ni innée, ni naturelle. C'est un but ultime et non un privilège donné en égale quantité à tout être vivant par une Nature élevée au rang de déesse. Loin d'être une absence de contraintes, comme la définit l'idéologie libérale, c'est une notion qui ne trouve sa réalisation individuelle que par rapport aux autres. Elle est fondée sur la notion d'égalité, mais une égalité politique - égalité de pouvoir de décision - autant que sociale et économique. Elle se construit donc collectivement, n'est jamais figée et la conserver est une lutte permanente.

Nous pensons que quiconque choisit de se battre pour la liberté doit se battre contre toutes les formes de domination, d'exploitation et d'oppression. Or domination, exploitation et oppression ne peuvent pas être réduites à des sentiments, mais sont définies comme :

- un rapport social caractérisé par l'appropriation du travail et des bénéfices du travail (notamment par l'intermédiaire de la plus-value réalisée au moyen de la propriété privée et de l'échange marchand au profit d'une minorité) ;
- une dissymétrie de pouvoir entre individus et/ou groupe d'individus, organisée par les rapports sociaux, économiques et culturels ;
- l'effet négatif concret de la dissymétrie de pouvoir qui résulte du ou des rapports de domination.

La liberté et l'égalité sont donc, selon nous, des constructions sociales, résolument et exclusivement humaines.

« Les animaux humains et non humains font-ils société? A cette question, la pensée anarchiste répond par la négative, puisque la société n'est pas définie uniquement par l'existence de relations, ni même de la communication par le biais du langage mais par l'histoire et par le travail et sa dimension collective (une accumulation progressive de savoirs, d'expériences, sa transmission, mais aussi l'entraide intergénérationnelle...) qui permet aux individus de développer leurs capacités depuis leur naissance, passant de la dépendance absolue à leurs semblables à une relative autonomie individuelle qui est le produit du collectif »

CGA (2014)

Vouloir appliquer les notions de liberté et d'égalité aux animaux, c'est projeter un comportement humain sur des êtres vivants non humains. Pour nous, cela relève donc, encore une fois, d'un anthropomorphisme pesant...

Soyons clair.e.s : nous sommes opposé.e.s aux mauvais traitements infligés aux animaux. Nous refusons l'organisation actuelle de l'industrie agro-alimentaire qui applique ces mauvais traitements pour des raisons de profit. Nous sommes bien entendu favorables à ce que les expérimentations animales soient limitées au strict minimum. Mais nous insistons sur le fait que ces revendications ne doivent pas se retourner contre les êtres humains. Il existe de nombreuses situations où les intérêts des êtres humains et les « intérêts » des animaux ne peuvent pas être réconciliés : des épidémies telles que le paludisme et la peste ne peuvent être efficacement combattues que par l'éradication des animaux vecteurs de parasites ; les expérimentations animalières permettent de limiter les risques encourus par les premiers êtres humains lors de l'administration d'un nouveau médicament. Dans ces cas de figure, nous considérons les intérêts des êtres humains comme prioritaires.

Le mouvement pour la protection des animaux s'est malheureusement fait déborder par la mouvance antispéciste. Nous espérons avoir montré dans cette brochure à quel point la théorie antispéciste est fondée sur des raccourcis philosophiques extravagants et des comparaisons fallacieuses. Il est particulièrement regrettable que les ténors de cette idéologie (Peter Singer au niveau international, Yves Bonnardel et David Olivier en France) se soient spécialisés dans des glissements sémantiques comme celui cherchant à mettre sur un pied d'égalité l'abattage industriel des animaux et la Shoah. En faisant ce type de comparaisons, les antispécistes se sont transformés en cinquième colonne du révisionnisme qui tente de diluer la Shoah dans d'autres crimes historiques et contemporains.

En tant qu'anarchistes, nous sommes particulièrement agacé.e.s par le fait que la propagande antispéciste se solde par une confusion du concept de la lutte. Pour nous, les luttes sont auto-émancipatrices : la lutte contre une forme de discrimination et d'oppression doit être menée par les victimes de cette oppression. La nuisibilité de l'antispécisme réside dans le fait que cette théorie sème la confusion entre les luttes auto-émancipatrices (féministes portées par des femmes, antiracistes portées par des victimes du racisme, etc.) et la charité (l'antispéciste qui « libère » des animaux dans une logique de lutte par procuration). Cette confusion nous paraît d'autant plus dommageable que, dans le contexte actuel, le discours dominant véhiculé par les médias vise clairement à délégitimer les luttes auto-émancipatrices. On veut nous faire croire que « la lutte des classes est terminée » ; d'ailleurs, il n'y aurait « plus de classes aujourd'hui » ; les luttes féministes ne seraient plus à l'ordre du jour, car « on est déjà dans le post-patriat » etc etc. Dans ce contexte médiatique, les mouvements auto-émancipateurs doivent tout particulièrement veiller à ce que leur discours soit clair, compréhensible, audible et exempt d'ambiguïté. Les confusions conceptuelles créées par la théorie antispéciste sont alors des plus malvenues : en diffusant des analyses absurdes et des revendications dangereuses, l'antispécisme tire l'idée même de la lutte vers le ridicule. La tentative de l'antispécisme de se mettre sur un pied d'égalité avec les luttes ouvrières, féministes et antiracistes risque de décrédibiliser ces mouvements auto-émancipateurs. Ces derniers ont donc tout intérêt à se distancer de l'antispécisme.

Références

- Bonnardel, Y. (2010), 'Révolutionner notre rapport aux animaux, Interview avec Yves Bonnardel', *Les Renseignements Genereux*.
URL: www.les-renseignements-geneux.org/var/fichiers/textes/Broch_animaux_20100312.pdf
- CGA (2014), 'Anarchisme et antisépécisme'. Coordination des Groupes Anarchistes.
URL: <http://www.c-g-a.org/article/anarchisme-et-antisepecisme>
- Lestel, D. (2011), *Apologie du carnivore*, Fayard, Paris.
- Lincoln, A. (1862), 'Letter to Horace Greeley'.
- Pohl, D. (2000), *Holocaust : Die Ursachen - das Geschehen - die Folgen*, Herder Spektrum, Freiburg im Breisgau.
- Singer, P. (2011), *L'égalité animale expliquée aux humain-es*, Éditions Tahin Party, Lyon.
- Smith, A. (1776), *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, W. Strahan and T. Cadell, London.
- United States Holocaust Memorial Museum* (1993).
URL: <http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=189>
- Who is 269* (2012).
URL: <http://www.269life.com/>
- Zorn, J.-F. (1995), *Abolition de l'esclavage et colonisation, In Poutrin, Isabelle (dir.) : Le XIXe siècle. Science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris.

Lectures complémentaires

Anarchisme et questions animales ?

URL : http://monde-nouveau.net/IMG/pdf/Anarchisme_et_questions_animales.pdf

Colson, D. (1998), 'Anarchisme et antispécisme', *La Griffes*, No. 11.

Courant alternatif (2010), 'Etre végétarien, une mode pour temps de crise'.

URL : <http://oclibertaire.free.fr/spip.php?article840>

Patrick Faure (2012/2013), 'Pain noir et anarcho-diététique', *Creuse-Citron* 34.

Réflexes, 'Nous ne mangeons pas d'antispécistes pour ne pas tuer des animaux',

URL : <http://reflexes.samizdat.net/spip.php?article305>

PETA's Holocaust on Your Plate' Campaign (2008).

URL : <http://thesocietypages.org/socimages/2008/05/05/petas-holocaust-on-your-plate-campaign/>

Le blog du GAB

gabx.noblogs.org/post/author/gabx/